



JUMBO

UN FILM DE ZOÉ WITTOCK



INSOLENCE PRODUCTIONS présente
En coproduction avec LES FILMS FAUVES et KWASSA FILMS



SÉLECTION OFFICIELLE
GÉRARDMER
27^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FANTASTIQUE



JUMBO

Un film de **ZOÉ WITTOCK**

**NOÉMIE
MERLANT**

**EMMANUELLE
BERCOT**

**BASTIEN
BOUILLON**

**SAM
LOUWYCK**

France / 2019 / Scope - 5.1 / Durée : 1h33

SORTIE LE 1^{er} JUILLET

Matériel téléchargeable sur www.rezofilms.com

DISTRIBUTION

REZO FILMS

11, rue des Petites Écuries

75010 paris

Tél. : 01 42 46 96 10

RELATIONS PRESSE

H.ELÉGANT HASSAN GUERRAR /

JULIE BRAUN

julie@helegant.fr

Tél. : 01 40 34 22 95



SYNOPSIS

Jeanne, une jeune femme timide, travaille comme gardienne de nuit dans un parc d'attraction. Elle vit une relation fusionnelle avec sa mère, l'extravertie Margarete. Alors qu'aucun homme n'arrive à trouver sa place au sein du duo que tout oppose, Jeanne développe d'étranges sentiments envers Jumbo, l'attraction phare du parc.



ENTRETIEN AVEC ZOÉ WITTOCK

QUEL A ÉTÉ VOTRE PARCOURS AVANT JUMBO ?

J'ai 30 ans et je suis belge. Fille de diplomate, j'ai grandi en Afrique, au Congo et en Côte d'Ivoire, puis en Australie. C'est là que j'ai décidé que je ferais des études de cinéma. J'étais une très bonne élève, plutôt destinée aux grandes écoles de commerce. À 16 ans, j'ai été victime de harcèlement à l'école, ce qui m'a un peu renfermée sur moi-même. Frustrée de ne pas réussir à me tourner vers les autres, je me suis plongée dans le cinéma. J'ai compris son pouvoir en voyant ORANGE MÉCANIQUE de Stanley Kubrick. Je cherchais une initiation au cinéma en Europe, mais en anglais. J'ai d'abord fait un « bachelor » en France dans la section internationale de l'EICAR. Puis je suis partie aux Etats-Unis faire un master en réalisation à l'American Film Institute. Ensuite, toujours aux États-Unis, j'ai enchaîné plusieurs expériences professionnelles : un stage au développement chez Participant Media, une société de production très engagée ; puis des postes d'assistante réalisatrice sur des plateaux de tournage. J'ai appris comment marchait un plateau. J'essayais en parallèle d'écrire : JUMBO et d'autres projets. J'ai aussi fait des consultations sur des scénarios.

C'EST EN DÉCOUVRANT L'EXISTENCE D'ERIKA EIFFEL QU'EST NÉ JUMBO ?

Oui, je finissais mes études aux États-Unis, et je suis tombée sur un article de journal consacré à cette femme qui a épousé la Tour Eiffel. En 2007, elle a organisé un mariage très officiel, célébré à Paris, par une espèce de pasteur ! L'article m'a fait sourire mais il m'a aussi fascinée.

J'ai contacté Erika Eiffel et, en discutant avec elle, j'ai été mise face à mes propres clichés. En fait, elle était l'inverse de ce que je pensais. Je m'attendais à quelqu'un d'extrême, voire d'exalté. Elle était posée, très articulée.

Ce sentiment de me retrouver un peu bête face à elle m'a fait comprendre que c'était un personnage plus intéressant que je ne l'avais imaginé. Il y avait quelque chose à creuser. C'est aussi

devenu une mission : quand j'en parlais à des amis, je voulais leur montrer que bien qu'elle ait épousé la Tour Eiffel, Erika n'était pas folle, il y avait une logique dans son discours !

VOUS VOUS ÊTES RENSEIGNÉE SUR « L'OBJECTOPHILIE » ?

J'ai fait des recherches, vu des documentaires sur le sujet, parlé à des spécialistes. Mais je me suis rendue compte que je ne voulais pas évoquer trop en détail ce qui était vu comme une maladie. Je voulais aborder ce thème du point de vue de l'émotion, plus que de la compréhension. J'ai tout de même noté que la plupart des gens qui sont « objectophiles » ont été victimes d'un trauma ou présentent une forme d'autisme.

Je me suis documentée sur l'autisme. J'ai appris que, parfois, les personnes autistes ont une hypersensibilité à la lumière, aux mouvements, aux sons. Certains psychologues pensent que c'est ce qui explique ce repli vers les objets : il y a une difficulté de communication avec les êtres humains qui les poussent vers une relation avec quelque chose de plus neutre.

Dans le cas d'Erika Eiffel, c'est lié à un trauma : elle a été agressée sexuellement dans sa jeunesse. Après cette agression, elle est devenue championne de tir à l'arc. S'étant détournée des hommes, elle dormait avec son arc.

Mais Erika est malgré tout quelqu'un d'heureux, d'épanoui.

Je ne sous-entends pas que Jeanne a été agressée sexuellement. Il y a chez elle un autre traumatisme qui n'est pas réellement précisé autour de l'absence du père : pourquoi est-il parti, que s'est-il passé ? C'est un tabou, la mère comme la fille n'en parlent pas. Et moins elles s'en parlent, plus ce traumatisme a des conséquences importantes.

COMMENT S'EST PASSÉE L'ÉCRITURE DU SCÉNARIO ?

J'ai d'abord cherché l'objet dont mon héroïne allait s'éprendre. J'ai pensé à une pratique plus commune : les gens qui tombent amoureux de leur voiture. Mais je voulais aller vers un univers plus onirique m'offrant plus de possibilités d'exploiter ce que



j'appelle le pouvoir de la fiction, ce pouvoir de réveiller les sens du spectateur. J'ai pensé au milieu de la fête foraine, et puis à un parc d'attractions. Une fois que cette idée avait surgi, elle s'est imposée comme une évidence.

J'ai commencé à écrire en 2012. J'ai d'abord rédigé en anglais et quand j'ai pris la décision, un an plus tard, de revenir en Europe parce que je me sentais trop déracinée, j'ai traduit le projet en français. La première version du script avait surgi d'un coup, comme par compulsion. Ensuite, j'ai rencontré ma productrice française, Anaïs Bertrand. Elle était jurée au Festival Court Métrange, à Rennes : elle avait aimé mon court métrage, CECI N'EST PAS UN PARAPLUIE, et m'a demandé quels étaient mes projets suivants. Elle ne m'a pas lâchée ! Elle a accompagné le processus de réécriture jusqu'au bout.

LE PERSONNAGE DE LA MÈRE ÉTAIT DÉJÀ LÀ ?

J'ai pensé très tôt à ce duo. Il fallait un alter ego au personnage principal. Qui est un peu moi, au fond, dans mon chemin de tolérance vis-à-vis de l'objectophilie – c'est allé plus vite pour moi parce qu'il ne s'agit pas de ma fille ! C'était essentiel qu'il y ait un personnage extérieur à Jeanne, qui puisse avoir ce questionnement, jusqu'à l'acceptation. Pendant que Jeanne fait le chemin de découvrir sa propre identité, un proche accepte sa bizarrerie.

DANS LES DIFFÉRENTES INSTANCES QUI PERMETTENT LE FINANCEMENT D'UN FILM EN FRANCE, IL Y A DÛ Y AVOIR DES RÉACTIONS CONTRASTÉES FACE À CETTE HISTOIRE...

Aux États-Unis, le financement aurait sans doute tenu du coup de poker. Un financier aurait fini par nous dire : « Je vous donne deux ou trois millions de dollar, allez-y, faites votre film ! » En France ou en Belgique, le financement est plus encadré et quand on ne rentre pas dans les clous, ça devient plus compliqué, notamment avec les chaînes de télé. Là, il fallait que les financeurs potentiels acceptent l'histoire, et en plus qu'il fassent confiance à une jeune

réalisatrice tournant son premier film. En commission, c'était souvent tout ou rien. Certaines d'entre elles étaient unanimes : pour leurs membres, le film était une évidence ; dans d'autres, les gens me regardaient à peine en me demandant : mais pourquoi ce film ? J'ai dû apprendre à attendre.

POUR VOUS, CETTE HISTOIRE, C'EST UN FANTASME DE JEANNE OU LA RÉALITÉ ?

Si cette machine prend vie, ça vient d'un désir interne, profond, de Jeanne, qui est là depuis longtemps et qui va se manifester de façon de plus en plus concrète. C'est le sens de la première scène où Jeanne est face à une espèce de poussée lumineuse. Le film s'ouvre là-dessus, et s'achève par les deux flashes de lumière rouge que voit la mère. En plein jour, alors qu'auparavant la machine ne s'est manifestée que la nuit. C'est comme un point d'interrogation final pour mettre en avant le pouvoir de la croyance. La mère a été en quelque sorte contaminée par cette envie de croire.

Ce qui est vrai ou ce qui ne l'est pas ? J'ai mon opinion là-dessus mais je n'avais pas envie, en tant que réalisatrice, de l'imposer au spectateur. Y a-t-il seulement une réalité objective ? On peut aussi penser que ce que à quoi on croit est vrai.

DU COUP, FAUT-IL LIRE JUMBO DE FAÇON LITTÉRALE : UNE JEUNE FEMME S'ACCOUPLE AVEC UNE MACHINE ? OU EN FAIRE UNE AUTRE LECTURE : CETTE UNION COMME MÉTAPHORE DE TOUT AMOUR DIFFÉRENT, AUQUEL CHACUN A DROIT, ET AUQUEL CHACUN DOIT RÉAGIR AVEC TOLÉRANCE ?

Je privilégie la poésie. Je préfère l'interprétation à la littéralité. J'aime bien me dire que n'importe quel spectateur pourra s'identifier à cette histoire d'une manière ou d'une autre parce qu'il trouvera en Jumbo son miroir à lui. Comme le personnage trouve en Jumbo son miroir à elle. Pour moi, JUMBO est un hymne au respect des différences. Dans ma vie, j'ai toujours été





étrangère partout, et même dans mon pays, la Belgique, je reste un peu étrangère, je n'ai pas les références que d'autres gens de mon âge peuvent avoir. J'ai été dans un exercice constant de comprendre qui étaient les autres, pourquoi ils étaient différents, pourquoi ils agissaient différemment et quelle était leur culture. C'est une acceptation de cette nature que raconte le film. Mais c'est évident aussi que j'ai utilisé certains codes du cinéma fantastique. Je comprendrai les gens qui auraient une vision plus littérale de cette histoire.

LE CHOIX DU MANÈGE A DÛ ÊTRE CAPITAL...

Pendant l'écriture, Jumbo était un mélange de beaucoup de machines. Je ne voulais pas que quelque chose de trop concret limite mon imagination. Je n'étais sûre que d'une chose : ce ne serait pas une machine à la TRANSFORMERS. Il fallait rester dans ce qui était faisable sans une débauche d'effets spéciaux. Trouver Jumbo a été un assez long processus que j'ai fait avec mon directeur artistique, William Abello. On a fouillé tout internet pour trouver la machine qu'il nous fallait et il a fallu aller vers des sites vraiment spécialisés pour trouver des attractions un peu moins courantes.

Ensuite, il fallait la trouver physiquement. On s'était fixés sur un manège « Move it 24 » mais il était quelque part sur le continent américain. Sans certitude : ce n'est pas forcément facile de savoir où sont ces machines, les archives en ligne ne sont pas toujours à jour. Le propriétaire indiqué l'a parfois déjà revendue à quelqu'un qui l'a lui-même revendue. On était prêts à faire venir le « Move it » d'Amérique. Et puis finalement on a retrouvé un propriétaire français. On avait trouvé un parc d'attractions, le Plopsa Coö dans les Ardennes belges, qui nous a très bien accueillis. On y a fait venir le « Move it ». Toute l'équipe l'a essayé, et les figurants étaient ravis de faire vingt tours consécutifs en fond de plan pendant qu'on tournait !

IL FALLAIT UNE MACHINE AVEC LAQUELLE JEANNE PUISSE « S'ENVOYER EN L'AIR »...

Oui, « s'envoyer en l'air » est une expression qu'on a utilisée assez vite ! Jumbo ne devait être ni trop grand ni trop petit. Il fallait une attraction assez mobile et qu'on puisse contrôler sa lumière, ses couleurs. Quand on a vu le « Move it », on a vu qu'il y avait deux positions principales : d'abord tournée vers le bas, comme si la machine était une main assez impressionnante, qui nous attrapait, nous enfermait ; orientée dans l'autre sens, c'était davantage comme la paume de KING KONG, elle devenait plus douce, plus protectrice.

Je voulais aussi une machine assez masculine. On m'a posé la question au Festival de Sundance, pourquoi Jumbo est un « il » et pas un « elle », voir un « it » - puisque le neutre n'existe pas en français ? Mais c'était déjà un challenge d'avoir une fille qui tombe amoureuse d'un objet, s'il fallait en plus que cet objet soit féminin, que je rajoute une dimension homosexuelle à leur amour, c'était trop.

Le « Move it » était rouge, on n'a donc pas eu à le repeindre. Mais on a changé tout le système électrique et les ampoules, pour que l'on puisse contrôler les différentes impulsions lumineuses de la machine. Tout cela a demandé une vraie coordination entre les chefs techniques lumière, le propriétaire de la machine qui était le marionnettiste de ses mouvements, William Abello et moi en direction artistique et Noémie côté jeu.

COMMENT AVEZ-VOUS CHOISI NOÉMIE MERLANT ?

Elle était parmi les premières actrices à passer le casting. C'était une scène qui n'est plus dans le film, une scène d'engueulade avec la mère. Noémie a fait une performance extrêmement intéressante, mais très puissante. Je me suis demandée si elle n'était pas trop en force pour le personnage. On a hésité à la rappeler, on a continué le casting pendant des mois : j'ai vu des



actrices formidables, mais je n’arrivais jamais à dire oui. Noémie me restait en tête. Finalement, je l’ai rappelée : « Je pense que j’ai fait une erreur. Est-ce que tu peux revenir en casting ? » Elle a eu la gentillesse d’accepter. J’ai fondu en larmes à sa prestation. Je me suis dit que si elle arrivait à m’émouvoir après avoir vu cette scène des dizaines de fois, c’est qu’elle était vraiment forte. Noémie a été assez aventurière dans l’envie d’explorer cette relation avec la machine : aussi bien au niveau de certaines cascades qu’elle a faites elle-même que dans l’intensité de son rapport amoureux avec Jumbo. C’est quelqu’un qui n’a peur de rien. On avait répété ensemble sur les caractéristiques physiques de son personnage : comment elle parle, comment elle se meut. Noémie tente énormément sur le plateau et fait confiance au réalisateur pour pouvoir tout remodeler au montage.

VOUS AVIEZ TRÈS VITE IMAGINÉ À LA GRANDE SCÈNE D’AMOUR ONIRIQUE, SUR FOND BLANC, AVEC JUMBO ?

Entre Jeanne et Jumbo s’observe la mécanique d’une relation d’amour classique : la découverte, l’idylle, le moment où cet amour est consommé, la trahison, la séparation, enfin les retrouvailles. Cette scène est là depuis la première version du scénario. Un peu différente : c’était plus autour de la rouille et du métal. Et puis ma « belgitude » et le surréalisme qui va avec ont resurgi. Le motif de l’huile noire était déjà là et le blanc s’est imposé.

Dans la deuxième scène où du liquide jaillit de Jumbo, on peut imaginer qu’il s’agit de larmes ou de sang : en tout cas, c’est l’expression de la douleur ou de la souffrance de cette machine. Cette scène quasi en noir et blanc contraste avec l’abondance de couleurs présentes sur le plateau, des couleurs assez vives, y compris dans la chambre de Noémie, que le chef-opérateur Thomas Buelens et moi avons travaillé à casser pour leur apporter un aspect plus sale. Nous voulions une lumière plus brute qui casse les couleurs primaires.

COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ LE « LOOK » DE JEANNE ?

Je cherchais une coupe de cheveux qui parle de l’enfance. J’ai cherché dans la pop culture, j’ai fouillé sur internet. Je voulais une frange un peu courte, pas très droite, qu’elle aurait coupée elle-même. J’ai hésité avec une coupe plus courte qui ferait plus asexué, j’ai pensé aussi à des cheveux colorés,



mais c’était trop maniéré pour quelqu’un d’aussi naturel qu’elle. Jeanne est un personnage à l’aise avec son corps dans l’intimité de sa chambre, mais dès qu’elle sort, c’est l’inverse. Dans sa chambre, elle n’a pas peur de sa nudité.

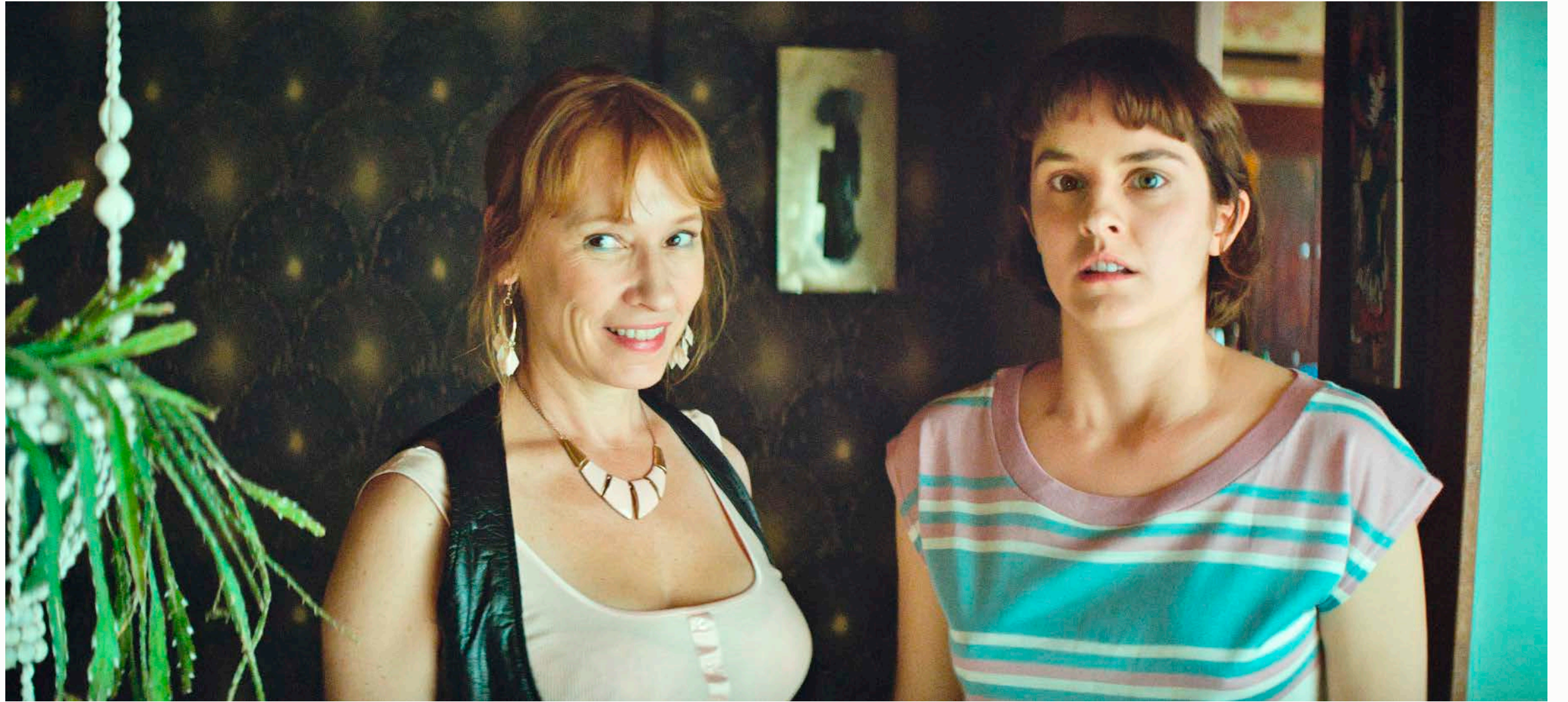
COMMENT AVEZ-VOUS PENSÉ À SON HOBBY : FABRIQUER DES MANÈGES EN FIL DE FER... ?

En voyant des documentaires sur des personnes « objectophiles », j’avais perçu en elles une part d’enfance très forte. Je voulais que quelque chose dans l’activité personnelle et solitaire de Jeanne retranscrive cette permanence de l’enfance. Moi-même, quand j’étais petite, je faisais énormément de Lego Technics ! Au début, j’ai imaginé qu’elle fabriquait ces objets avec des bouts de bois qui se sont finalement transformé en fils de fer. La texture était plus intéressante : en travaillant le fer, on a vite les mains qui noircissent. Sa relation avec Jumbo peut être une projection de cette activité récréative.

POURQUOI AVOIR CHOISI EMMANUELLE BERCOT POUR JOUER LA MÈRE DE JEANNE ?

Je me demandais quelle actrice française pouvait interpréter ce rôle. Je ne trouvais pas. J’avais vu Emmanuelle Bercot dans MON ROI. Quand je l’ai rencontrée, c’est devenu une évidence que ce serait elle. Elle a un regard qui peut être extrêmement dur, avec des yeux sombres ; mais c’est en même temps quelqu’un qui pétille, qui a; un rire puissant. Son personnage était déjà très extraverti, mais elle a cette folie naturelle et cette capacité à s’amuser qui correspondaient au personnage. C’est aussi une actrice physique qui n’a pas peur de toucher sa partenaire de jeu, de rentrer dans quelque chose de très fusionnel. Il fallait cela pour ce duo féminin.

Cesontdeuxfemmesquisontmanifestementbrisées,traumatisées, et qui ne s’en rendent pas forcément compte. La mère en est un



peu plus consciente, mais elle est dans un déni permanent. Jeanne en est davantage victime. Margarette elle aussi a un objet, son vibromasseur. Un objet plus petit que Jumbo et mieux accepté par la société. Quoique... ! C’est une femme qui utilise soit les hommes comme des objets, soit un objet pour sa satisfaction personnelle. Elle n’est pas dans l’écoute de l’émotion de l’autre.

ET LES PERSONNAGES MASCULINS ?

J’ai choisi Bastien Bouillon et Sam Louwyck au casting. Ce sont deux hommes un peu perdus qui se cherchent : l’un voudrait de la compagnie, l’autre une famille. Si Marc vend Jumbo, c’est comme on écarte un amoureux « scandaleux », rejeté par une famille. J’aimais bien l’idée que, malgré l’absurdité de cette histoire, la relation avec Jumbo est tellement vraie pour Jeanne que Marc en devient jaloux. C’est ridicule d’être jaloux d’une machine ! Ce n’est pas un sale mec pour autant : disons qu’il manque d’intelligence émotionnelle. Marc a l’air d’un Don Juan qui cherche à « dragouiller », mais il a quand même un vrai sentiment pour Jeanne. De l’extérieur, le copain de la mère

ressemble juste à un type qui a envie de coucher avec une femme. Mais il fait preuve d’une compréhension dont on ne l’aurait pas cru capable. C’était important pour moi que les personnages masculins aient aussi leur part d’humanité.

EN VOYANT JUMBO SURGISSENT DES BRIBES D’AUTRES FILMS : RENCONTRE DU TROISIÈME TYPE, LE GÉANT DE FER, CRASH...

J’ai vu ces films, mais je n’ai pas cherché à les revoir pour JUMBO. Je voulais rester assez loin de toute référence directe. Mais ils sont présents dans mon imaginaire. Les personnages de Cronenberg ont une folie dans laquelle ils se perdent, alors que dans mon film, c’est l’inverse : mon personnage va se trouver à travers sa folie.

ET LES VERS DE LAMARTINE, « OBJETS INANIMÉS, AVEZ-VOUS DONC UNE ÂME QUI S’ATTACHE À NOTRE ÂME ET LA FORCE D’AIMER ?... » ?

Je ne les connaissais pas, c’est ma productrice qui me les a appris. Ils sont devenus partie intégrante du projet, ce sont des vers que j’adore.

BIOGRAPHIE DE **ZOÉ WITTOCK**

Belge d'origine, trimballée dès son plus jeune âge aux quatre coins du monde, Zoé se fascine pour l'inconnu. À seulement 17 ans, elle rentre à l'EICAR (École internationale de film de Paris) et y écrit et réalise plusieurs courts métrages. En 2008, elle est sélectionnée au « Talent Campus #6 » de la Berlinale. Cette même année, elle rentre au conservatoire du « American Film Institute », à Los Angeles, où elle reçoit une bourse d'excellence pour ses réalisations et sort major de sa promo.

En 2013, elle fait le choix de revenir en Europe et s'installe entre Paris et Bruxelles, où elle réalise un dernier court-métrage, À DEMI-MOT, diffusé depuis lors sur OCS (France) et Netflix. Son premier long métrage, JUMBO, a fait sa première au Festival de Sundance de 2020 et a été sélectionné à la Berlinale cette même année.





LISTE ARTISTIQUE

JEANNE
MARGARETTE
MARC
HUBERT
LE TECHNICIEN
FATI
LE MAIGRICHON
DÉLINQUANT 1
DÉLINQUANT 2
DÉLINQUANT 3
DÉLINQUANT 4
DÉLINQUANT 5
DÉLINQUANT 6

NOÉMIE MERLANT
EMMANUELLE BERCOT
BASTIEN BOUILLON
SAM LOUWYCK
WILLIAM ABELLO
TRACY DOSSOU
JONATHAN BARTHOLME
EDUARD NEMCSENKO
NOAH DACCRISCIO
IDAO DACCRISCIO
STEPHEN ROHDE
CHRIS CALIGO
JIMMY RAPHAEL

LISTE TECHNIQUE

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR

PRODUIT PAR

PRODUCTEURS ASSOCIÉS

MUSIQUE ORIGINALE

CHANSON ORIGINALE

MONTAGE

DÉCORATION

IMAGE

SON

ASSISTANTS RÉALISATION

DIRECTION DE PRODUCTION

UNE PRODUCTION

EN COPRODUCTION AVEC

ZOÉ WITTOCK

ANAÏS BERTRAND

GILLES CHANIAL

ANNABELLA NEZRI

PASCALINE SAILLANT

CAROLINE PIRAS

MARIE-SOPHIE VOLKENNER

CAMILLE GENTET

THOMAS ROUSSEL

SASHA BOGDANOFF

THOMAS FERNANDEZ

WILLIAM ABELLO

THOMAS BUELENS

MAXENCE DUSSERE

MICHEL SCHILLINGS

MIKE BUTCHER

INGO DUMLICH

GREGORY LANNON

PASCAL JASME

ALEX BROWN

BRUNO DU BOIS

BERNARD DE DESSUS LES MOUSTIER

INSOLENCE PRODUCTIONS

LES FILMS FAUVES

KWASSA FILMS

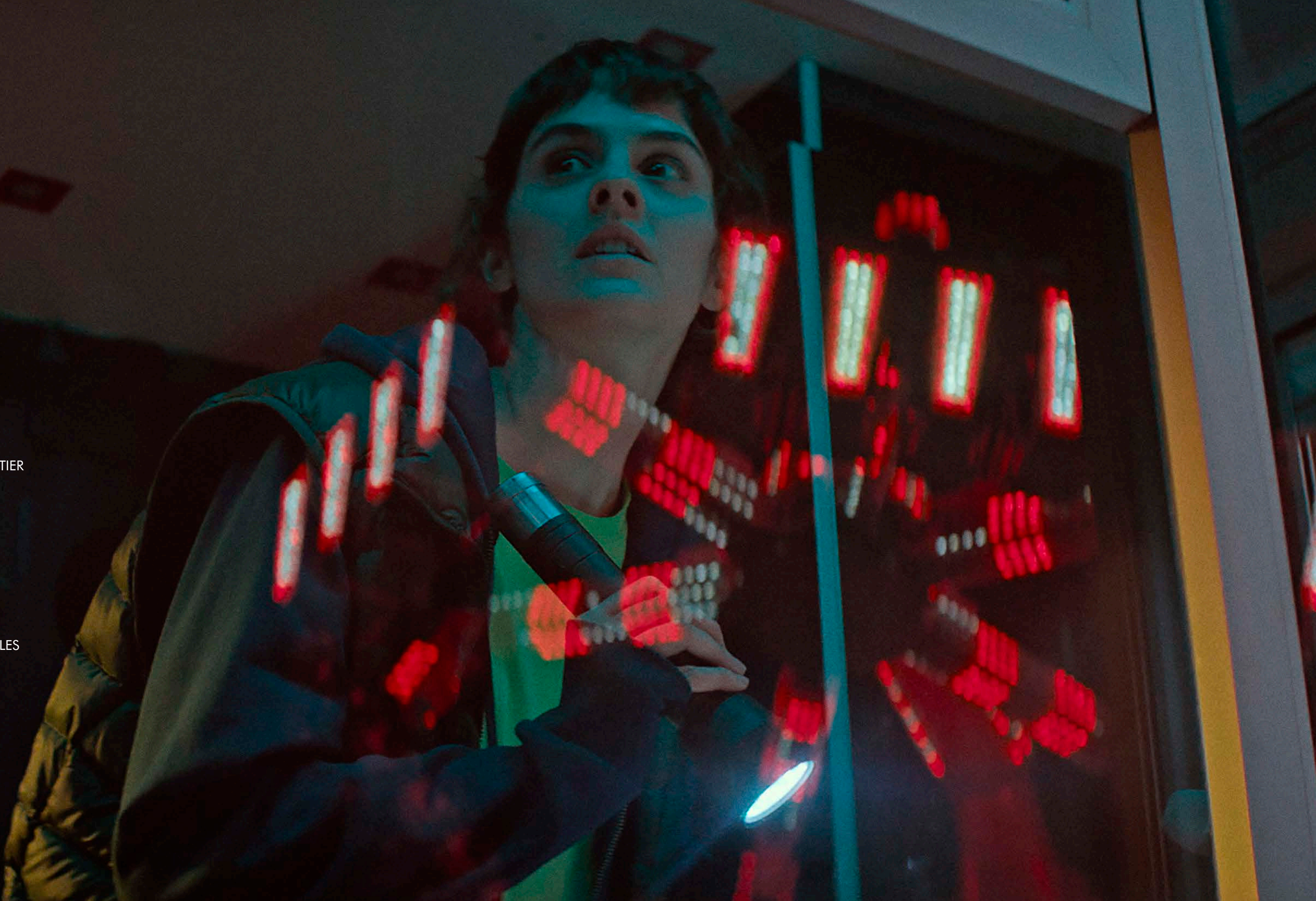
AVEC LA PARTICIPATION
DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
AVEC LE SOUTIEN DE LA PROCIREP
EN ASSOCIATION AVEC SOFITVCINE 6
AVEC LA PARTICIPATION DU FILM FUND LUXEMBOURG
PRODUIT AVEC L'AIDE DU CENTRE DU CINÉMA
ET DE L'AUDIOVISUEL ET DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
EN COPRODUCTION AVEC PROXIMUS
AVEC LA PARTICIPATION DE WALLIMAGE)
EN ASSOCIATION AVEC BELGA PRODUCTIONS
AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER
DU GOUVERNEMENT FEDERAL BELGE
VIA BELGA FILMS FUND
AVEC LE SOUTIEN DE EURIMAGES
AVEC LA PARTICIPATION DE REZO FILMS
UNE COPRODUCTION FRANCE - LUXEMBOURG - BELGIQUE

VENTES INTERNATIONALES

DISTRIBUTION FRANCE

WTFILMS

REZO FILMS





©2019 INSOLENCE PRODUCTIONS - LES FILMS FAUVES - KWASSA FILMS

